

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU EN ROUMAIN. LE PATOIS DE FRANÇOISE

Anca Lungu GAVRIL

Université Alexandru Ioan Cuza, Iasi, Roumanie

Résumé

Extrait d'une recherche sur la traduction de l'idiolecte proustien en roumain, l'article trace l'analyse de la traduction du patois, propre au personnage de Françoise. Les deux traductions complètes en roumain furent achevées par Radu et Eugenia Cioculescu dans les années 60 et Irina Mavrodin dans les années 80. En tant que représentante de marque au niveau linguistique pour la classe sociale des serviteurs, Françoise parle un français savoureux où français XVII^e, patois, cuirs, argot et innovations se donnent rendez-vous et se superposent, rendant difficile une analyse nette. L'article présente les exemples expressifs qui soulignent l'inattention des traducteurs par rapport à l'idiolecte, insouciance nuisant au thème majeur de l'œuvre proustien, la langue.

Mots clés : Traduction, Proust, idiolecte, Françoise, patois

Abstract

Part of a thesis about translating the Proustian idiolect, the article outlines the analysis of rendering patois, specific to Françoise. The two complete Romanian versions were achieved by Radu and Eugenia Cioculescu in the 60's, and Irina Mavrodin in the 80's. Linguistically significant for the servant class, Françoise speaks a savory French where 17th century French, patois, language faults, slang and innovations meet and overlay, making a clear analysis hard to accomplish. The article presents the expressive examples which underline translators' disregard to idiolect, an aspect that ruins the prominent theme of the Proustian novel, the language.

Keywords: Translation, Proust, idiolect, Françoise, patois

INTRODUCTION

La lecture réfléchi du vaste texte qu'est *À la recherche du temps perdu*, aux côtés d'une préoccupation pour la diversité des milieux sociaux peuplant le monde proustien, a mis en relief certains personnages et certaines manières de parler, parmi lesquels Françoise (dont l'absence de nom de famille souligne la familiarité et l'importance par rapport à l'intégralité du roman) et son français, qui dominant incontestablement le roman d'un bout à l'autre. L'association entre individu et langue, marquée d'abord par la singularité des propos, engendrée sous l'influence du genre, de l'âge, du milieu social et de l'éducation de l'individu, et ensuite par la répétition de cette singularité, a forcé l'apparition d'un nouveau concept et terme, celui de *l'idiolecte*, ainsi baptisé par le linguiste américain Bernard Bloch, en 1948. Lors de l'analyse traductologique des spécificités langagières de Françoise, nous avons choisi de nous arrêter aux caractéristiques les plus fréquentes comme le patois (le parler de la campagne) et les cuirs (les fautes de langue). Nous exposons ci-dessous quelques constats et conclusions en rapport avec la manière des traducteurs à rendre le patois dans les deux versions intégrales existantes de nos jours en roumain. Nos objectifs premiers sont d'apprécier en quelle mesure l'idiolecte (en tant que parler particulier d'une personne) ressort des versions roumaines et d'identifier les conditions qui lui y assurent la présence.

LE PATOIS DE FRANÇOISE

Le patois est le français originaire des milieux ruraux, caractérisé par un vocabulaire spécifique, par des tournures syntaxiques souvent fautives, et par la présence de proverbes propres au monde rural. Par rapport au français régional, aux provincialismes ou au français populaire, « le patois présente un certain nombre de caractéristiques phonétiques dialectales qui apparaissent comme des marques [...] dont certaines sont difficilement analysables ou repérables » (Lepelley, 1991, p. 24). Il constitue la subdivision d'un grand dialecte ; en préciser les limites géographiques suppose faire des recherches pointues. Il est présent dans les chansons, les proverbes et la littérature populaire, ce qui explique pourquoi sa recherche se réalise en rapport étroit avec l'ethnologie. Le patois signale la présence d'une origine, d'un espace vital et d'un lexique de choses (Grégoire, cité par Julia, 1975, p. 12), constituant une proximité altérante, à la fois dangereuse et fascinante, en dichotomie avec le français général pris comme norme linguistique (Grégoire, cité par Julia, 1975, p. 23). Lieu achronique, ambigu et inerte, que Charles Nodier (1834, p. 82-83) considère comme « la partie la plus franche et la moins altérée des langues », le patois se distingue selon la région ; le parler provincial, jadis appelé dialecte, a cessé d'être littérairement cultivé, n'étant en usage que pour la conversation parmi les gens de la province, tout particulièrement parmi les paysans et les ouvriers (*Littré*).

Chez Françoise (qui est, tour à tour, la servante de tante Léonie à Combray, des parents de Marcel à Paris et, enfin, servante et amie de Marcel écrivain,

pendant les années de guerre), les éléments populaires et soutenus interfèrent, « l'archaïsme transcendant parfois les différences socioculturelles et relevant d'une origine provinciale authentique » (M-H Prat *cité par* Julia, 1975). Voici quelques instances de français populaire chez Française : *pépettes*, Sw¹ ; *tirer son portrait*, JF ; *feignant*, *plumer le nez*, CG ; *ficeler*, SG ; *bougre*, Pr ; *sur le journal*, TR. Gadet (1991) signale combien le français populaire est injustement considéré simple, simplifié, naïf, économique ou dégradé. Populaire parce qu'issu du peuple, Gadet préfère le nommer français non-normé, fortement marqué au niveau phonétique, prosodique et lexical. En outre, le registre populaire fait souvent appel à des formules ayant « tendance au moindre effort par l'utilisation de formules toutes faites, ce qui marque l'appartenance du locuteur à un groupe ; les proverbes sont utilisés comme lieu d'inter-discours d'un sens partagé, c'est un plaisir du rituel » (Gadet, 1991) de la langue.

Le patois françaisien s'annonce dès les titres des volumes I et III par la formule « du côté de »², tournure longuement discutée, déconcertante et inconcevable pour les éditeurs de 1913 qui la trouvaient trop orale, trop familière. En revanche, Antoine Compagnon (2013) l'entend comme une métaphore : le volume I parle de la vie de Swann. Quand on va du côté de chez Swann, à Combray, ou de celui de Guermantes (deux côtés ayant de la « signification pour ma vie intérieure », Kolb, 1983), deux mondes s'ouvrent. Compagnon analyse et affirme que la formule sert à marquer un territoire par des « poteaux indicateurs » (2007). À l'époque³, le romancier admet que le titre est horrible, inharmonieux, peu poétique, mais qu'il est trop fatigué pour le changer. Il cherche un titre simple, « modeste, réel, gris, terne » (Kolb, 1983), sans jeux de mots, que la formule campagnarde satisfait par l'accumulation de prépositions et la lourdeur du syntagme. Proust la préfère pour minimiser l'air de préciosité du titre général, pour « un ouvrage qui n'est rien moins que précieux », ne sachant vraiment si, grammaticalement, il peut être tenu de français correct, « bien de chez nous »⁴. Ainsi Combray, Française, le français populaire et la campagne française sont présents d'emblée, la formule étant consacrée et vulgarisée avec Proust. Française l'emploie dans des formulations du type : ils « étaient bien de chez eux » (CG, 795),

¹ Nous reprenons les abréviations usitées, RTP pour *À la recherche du temps perdu*, Sw pour *Du côté de chez Swann*, JF pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, CG pour *Du côté de Guermantes*, SG pour *Sodome et Gomorrhe*, Pr pour *La Prisonnière*, AD pour *Albertine disparue* et TR pour *Le temps retrouvé*.

² Qui signifie « dans la direction, vers ». Compagnon affirme que l'expression est rare en littérature avant Proust, on n'en enregistre que huit occurrences (dont trois chez G. Sand) : « On dit cela à la campagne *Allez-vous du côté de chez Monsieur...* » Correspondance citée par Compagnon (2013)

³ Compagnon mentionne un seul titre similaire à l'époque, celui d'un recueil de contes folkloriques *Du côté de chez nous*.

⁴ Ce qui cloche dans le titre vient de trois prépositions monosyllabiques – du, de, chez – et de deux noms, dont un propre et un génitif. Le tout crée de l'ambiguïté, la suite « de chez » est inharmonieuse.

Françoise la croyait « tout à fait bien de chez elle » (JF, 393), formulations que nous analyserons plus loin. Puisque notre recherche analyse la langue (patois) et sa traduction, il est opportun de signaler la neutralisation du patois concernant la formule *du côté de* par les deux traducteurs roumains que nous analysons. Nous l'interprétons comme un obstacle érigé sur la voie du lecteur à accéder à la fois au sens et au registre, tout comme à une originalité linguistique longuement discutée. Un tableau comparant les versions des traductions en d'autres langues européennes démontre une simplification gratuite des deux titres :

Volume	Roumain	Anglais	Italien	Allemand	Espagnol
Du côté de chez Swann	<i>Swann</i>	<i>Swann's way</i>	<i>Dalla parte di Swann</i>	<i>In Swanns Welt</i>	<i>Por el camino de Swann</i>
Le côté de Guermantes	<i>Guermantes</i>	<i>The Guermantes way</i>	<i>I Guermantes</i>	<i>Die Welt der Guermantes</i>	<i>El mundo de Guermantes</i>

Le fameux *côté* banni des versions roumaines fut rendu par *way*, *parte*, *Welt*, *camino* ou *mundo*, explicitation nécessaire au niveau sémantique, faute d'un équivalent métaphorique au niveau du signifiant ; le nivelage roumain se répète en italien pour le deuxième volume pour dénommer la famille des Guermantes. Si cette normalisation due à un sentiment d'intraduisible s'explique de la perspective des registres, l'aspect sémantique en souffre beaucoup, notamment au niveau métaphorique. Swann et Guermantes sont deux familles, deux mondes, deux classes sociales, les deux repères dans la vie de Marcel, le héros du roman. Les 3 000 pages du roman montrent combien ils deviennent deux modèles formateurs, deux idéaux ; ces deux « poteaux indicateurs » disparus de la traduction roumaine appauvrissent la version d'un détail essentiel, pittoresque et symbolique de l'œuvre.

« Vitrine d'un musée régional », le patois de Françoise apporte « l'air de la campagne et la vie dans une ferme il y a 50 ans » (CG). C'est « le français de jadis, dont elle était, en réalité, la contemporaine » (cité par Pierron, 2005) dont le charme de l'ancienneté et de l'authentique langagier se dilue dans la deuxième partie du roman par sa fille qui imprègne d'argot et du jargon parisien l'idiolecte de la mère ; l'auteur ne manque pas de la critiquer : « ainsi perdent leur pureté toutes les langues par l'adjonction de termes nouveaux » Pr, 193. Cette déchéance est condamnée par l'emploi de *décadence*, *dégénérer*, *bas jargon*, *basses époques* et, en TR, « Françoise ne parlait plus bien comme autrefois » TR, 45. Françoise et son français traversent le roman aux côtés du romancier, avec la mère, survivant à d'autres personnages majeurs de l'œuvre. Sa longévité marque une pérennité que Proust a voulu également transmettre par la langue et pour la langue.

INVENTAIRE DU PATOIS DANS L'IDIOLLECTE DE FRANÇOISE

Le beau français de Française serait, selon Pierron (2005), attesté quatre fois dans le roman, en association avec la langue d'un monstre sacré de la littérature :

a. *faire réponse*, comme Mme de Sévigné, CG, 764 ; b. *plaindre*, comme La Bruyère (CG, 766) ; c. *balancer*, comme Saint-Simon (CG, 798) ; d. *ennui*, « dans le sens énergique qu'il a chez Corneille » (Cité par Daudet, 1927). Le langage naturel et populaire peut faire instance de sagesse universelle illustrée dans d'autres œuvres et chez d'autres personnages de la culture mondiale (Ion Creangă, par exemple).

Quant au langage archaïque, la servante emploie certains mots au sens du XVII^e siècle : *routinée* pour dire *habituée*, ou *balancer* pour *hésiter*. Son patois est une *forme complète* des régionalismes puisés dans les classiques, présent également dans les formes *poutana* (dont elle traite Albertine) ou *m'exasperate* dans le dialogue avec sa fille. Dans son dictionnaire, Bouillaguet (2004) rattache le patois de Française non pas à un idiolecte/sociolecte mais à un dialecte, son illustration relevant d'une communauté rurale. Genette l'interprète comme un code du langage *indirect* de Proust, image langagière de la « réminiscence » (Bouillaguet, 2004). Nous retrouvons dans le parler de Française deux instances du passé surcomposé (« comment que tu en as eu entendu causer, toi » ; « nous l'a eu fait ressortir » CG, 765-766), temps du français populaire (Gadet, 1991) que nous allons considérer comme spécificité idiolectale relevant de la classe sociale illustrée par la servante, bien qu'il soit employé par d'autres personnages et par le narrateur même, et qu'il ne puisse être classé comme patois que de façon exceptionnelle⁵. La traduction de ce temps passé de l'indicatif va⁶, bien évidemment, dans le sens de la neutralisation.

La fonction du patois en littérature (Newmark, 1988) est de montrer la diversité linguistique dans le cadre de la même langue, de signaler l'appartenance locale et sociale du locuteur, tout en fournissant des renseignements sur le lieu auquel le locuteur se rattache. Très souvent, le patois se perd en traduction par la neutralisation. Notre recherche regroupe sous le terme *patois* tout mot/expression marqué dans les dictionnaires comme langage vieilli, provincial,

⁵ « les temps surcomposés, fréquemment employés par les gens de lettres jusqu'au XVIII^e siècle, ont perdu leur vitalité aujourd'hui. On a tendance maintenant à les considérer lourds, peu élégants, ou même à les catégoriser comme des régionalismes. Ils sont peu, voire pas du tout mentionnés dans les ouvrages de grammaire destinés aux écoliers. Pourtant, ils s'utilisent encore dans la langue parlée, et s'inscrivent même dans la mémoire populaire » (Ouin (2018). En effet, les temps surcomposés s'utilisent « dans les parlers dialectaux, notamment dans le Midi » (Grévisse, 1980, p. 764).

⁶ En roumain ancien, il existe un temps similaire, équivalent sémantique du plus-que-parfait se construisant toujours à deux participes passés, ex : *n-au fost venit* pour dire *nu veniseră* (Bulai, 2014).

archaïque, populaire, ancien, régionalisme ou classique. Voici l'inventaire des instances du patois, rangées par volume :

Dans *Sw* : « mon fourneau n'est seulement pas éclairé », « plumer les asperges », « mais à quoi donc qu'il faut tenir », « pépettes », « Qui du cul d'un chien s'amoureuse / il lui paraît une rose », « à petit patapon », « aboutonnez voir » ;

Dans *JF* : « autant comme les poulets », « ni quoi, ni qu'est-ce [...] », « tirer son portrait », « manquer quelqu'un » (faire une faute à qqn), « tout à fait bien de chez elle », « racontages », « avoir des raisons avec », « trouver indisposé », « on savait bien un peu faire la cuisine », « plutôt que non pas », « d'où ce que ça devient », « où c'est qu'il y avait », « la sœur à Philippe », « comment qu'on peut » ;

Dans *CG* : « d'où qu'ils deviennent », « c'est le restant de la colère de Dieu », « prendre la crève », « voir le frère [...] donner bonjour à la nièce », « avoir d'argent », « apporter d'eau », « étaient bien de chez eux », « nous l'a eu fait ressortir », « un vrai feignant », « Antoinette », « la maîtresse », « elle ne plaignait pas les perdreaux », « tu en a eu entendu », « des personnes qui ont de quoi », « et vin blanc et vin rouge », « à ses dépens », « ne vous fait même pas réponse », « comment qu'on lui dit », « ça doit être parent aussi à [...] », « quelle vieille sabraque », « valoir de la part de madame tout un chapitre », « plutôt que non pas », « une cousine au duc », « crever la faim », « de quoi et du bon et du beau », « plumer le nez », « je balançais », « un de nos gens nous 'manquât' » ;

Dans *SG* : « Plutôt que non pas », « Mangeons mon pain / Je le veux bien / Mangeons le tien / Je n'ai plus faim » ; « ce jour que le marquis l'a photographiée », « tirer sa photographie », « c'était dans son idée », « ficeler quelqu'un », « ce n'est pas une personne pour ici », « à cause qu'elle ne se trouvait », « tout ça » (ces gens) ;

Dans *Pr* : « bougre de truffe », « cavalier », « m'exaspère » ;

Dans *TR* : « il n'y a pas de fourreurs qui s'y connaissent aussi bien comme les mites » ; « sur le journal », « et patati patali et patata patala », « lui a bien aidé », « aussi fripons comme », « la Guillaumesse ».

ANALYSE TRADUCTOLOGIQUE DU PATOIS

a. Cas de neutralisation

« **J'ai encore à plumer mes asperges** » (*Sw*, 55) ; le dictionnaire atteste l'existence du verbe *plumer* au sens d'*éplucher* comme régionalisme de Sologne, mais Françoise le répète dans le même volume toujours en relation avec les asperges, « **de les plumer** » (103), et dans *CG* (796) « **cela lui plumait le nez** », au sens familier de *peler*, *gémir*. Si pour la première entrée de *Sw*, les deux traducteurs neutralisent par le verbe *a curăța*

(*éplucher*) – RC⁷ *mai am de curăţat (j'ai encore à éplucher)*, IM *trebuie să curăţ (je dois éplucher)* – pour la deuxième entrée du même volume, une cinquantaine de pages plus loin, RC opte pour la traduction littérale *să-l « jumulească » (le plumer)* avec guillemets, soulignant ainsi son emploi spécial donné par la servante. IM garde la neutralisation par une forme de subjonctif incorrecte *să-l « curăţe » (l'éplucher)* au lieu de « *cureţe* », avec guillemets pour marquer l'anormalité du terme. On ne saurait dire si la forme ambiguë du subjonctif roumain est expresse dans ce cas. L'entrée de CG apporte du changement de sens, puisqu'on ne plume plus les asperges, mais c'est la pommade contre le rhume de cerveau qui plume le nez de la servante, si dure avec les autres et si scrupuleuse quand il s'agit de sa propre personne. L'idée est de gêne, d'inconfort, rendue littéralement chez RC par *îi « jumulea nasul » (plumait son nez)*, syntagme incorrect en roumain, mais dont on perçoit néanmoins facilement le sens ; IM opte pour une expression consacrée adaptée au contexte *îi « mutase nasul din loc » (dont l'équivalent français serait *qui avait pris à la gorge*)*, avec une équivalence d'effet qui nous semble très réussie, malgré l'effacement de la spécificité langagière.

« **Si les lapins ne crient pas autant comme les poulets** » (JF, 387), « **nous ne sommes pas aussi fripons comme eux** » (TR, 2245), « **il n'y a pas de fourreurs qui s'y connaissent aussi bien comme les mites** » (TR, 2391) présentent une formule de comparaison construite avec *comme* à la place de *que*, suivant la syntaxe classique (Le Bidois, 210). Le patois est partout neutralisé, les deux traducteurs nivelant par *tot așa de (autant)*, *la fel de (aussi...que)*, *mai bine decît (plutôt que)*, *mai buni decît (meilleurs que)*, *la fel ca (comme)*, *la fel de (aussi...que)*, expressions correctes en roumain.

« **Qui lui a bien aidé** » (TR, 2134) au lieu de *qui l'a bien aidé* ; la construction *aider à qqn* est vieillie, en roumain les traducteurs neutralisant par *ajutîndu-l foarte mult (l'aidant beaucoup)* – RC, *l-a ajutat mult (l'a beaucoup aidé)* – IM⁸.

Une série d'expressions sont des groupes de prépositions, d'articles et de pronoms, manière populaire familière allant dans le sens d'une simplification linguistique et significative, et d'un certain degré de pauvreté langagière. Il s'agit de « *des personnes qui ont de quoi* » (CG, 764) pour parler de personnes aisées, « *il y avait toujours de quoi et du beau et du bon* » (CG, 766) pour exprimer l'abondance, « *elle n'a dit ni quoi ni qu'est-ce que* » (JF, 742), attestée comme expression ancienne pour exprimer *rien du tout* ; leur traduction va vers la réduction (*câte ceva frumos și bun=quelque chose de beau et de bon*, *tot ce e mai frumos și mai bun= tout ce qu'il y a de plus*

⁷ Pour fluidifier le discours, les références aux traducteurs roumains se font par leurs initiales, à savoir RC pour Radu Cioculescu et IM pour Irina Mavrodin.

⁸ Le procédé de la neutralisation du patois se répète chez les deux traducteurs pour les expressions « *plutôt que non pas la gâter ainsi* » (SG), « *plutôt que non pas aller à Combray* » (CG, 764), « *ce jour que le marquis l'a photographiée* » (SG) et les phrases présentant le passé surcomposé.

beau et de meilleur) et la neutralisation (*bogați*=riches, *nimic*=rien, *n-a zis un cuvânt*=il ne dit mot), les choix des traducteurs variant très peu.

b. Cas d'incompréhension

Le terme regroupe ce que Delisle (1992) appelle le faux-sens, le contre-sens, le non-sens et ce que nous avons désigné par des termes incorrects. Pour la traduction de l'idiolecte français, l'incompréhension advient dans des situations comme :

« **La pluie se mettra à tomber tout à petit patapon** » (Sw, 137), phrase incluant l'expression régionale à *petit patapon* qui signifie *tout doucement, produisant un bruit sourd et amorti* (Cnrtl), de finesse, de lenteur et de calme. Nos traducteurs se trompent sur le sens : RC traduit par *ploaia va începe să curgă în șiroaie* (la pluie se mettra à tomber à verse) formulation qui insiste sur l'idée de quantité inexistante dans la version originale, tandis que IM choisit la formule *să vezi cum o să o pornească pe nepusă masă ploaia* (tu verras bien comment il commencera à pleuvoir sans crier gare), expression roumaine relevant l'imprévisibilité du phénomène météo. Aucune des variantes n'implique le trait de lenteur et de douceur de la pluie, ce que nous rangeons dans la catégorie du faux-sens.

« **Un de ceux-là avait marié une cousine au duc** »⁹ (CG, 763) ; nous rencontrons la forme du génitif classique à l'aide de la préposition *à* et non *de*, qui est celle actuelle ; la phrase signifie qu'une *cousine du duc* de Guermantes (stéréotype du personnage) avait marié un personnage quelconque. RC le comprend bien traduisant *unul dinăștia se însurase cu o vară a ducelui* (l'un d'entre eux avait épousé une cousine du duc), rendant de manière correcte la relation entre la cousine et le duc. IM commet un faux-sens en affirmant que la cousine s'était mariée avec le duc *Unul din ei își căsătorise o verișoară cu ducele* (l'un d'entre eux avait fait une de ses cousines épouser le duc) CG, 26, créant du faux sens et même du contre-sens, puisque le duc de Guermantes est marié depuis des années avec la duchesse de Guermantes, l'unique femme légitime qu'il ait jamais eue.

« **Tout ça**¹⁰ **c'est des tire-sous** » (SG, 1353) ; la phrase présente deux difficultés : le *ça* pour désigner des personnes, relevant peut-être du langage

⁹ On retrouve cette construction classique du génitif avec la préposition *à* dans « *ça* doit être parent aussi à leur cousine d'Alger » (CG, 763), « Amélie, la sœur à Philippe » (JF, 615), bien évidemment neutralisée dans les traductions roumaines.

¹⁰ Françoise emploie plusieurs fois *ça* (*cela*) qui désigne une chose, une idée, un objet, un fait (Cnrtl), donc un inanimé, pour dénommer des personnes, soit de façon péjorative : « faut-il tout de même qu'un garçon ait été abandonné du Bon Dieu pour aller avec ça » (en désignant la fille de cuisine qui est enceinte) Sw, 105 ; soit de manière erronée et populaire à la fois, dans une simplification du langage typique des classes moins éduquées : « et ça dit chez moi comme si c'était vraiment chez elle » (JF, 549), « comment, c'est cela Monsieur Bloch ! », « Comment c'est ça, Monsieur Bloch ! » (JF, 614), « la duchesse doit être alliée avec tout ça » (CG, 763). Dans tous les cas, l'emploi défectueux est neutralisé en roumain. Les traducteurs tentent de rendre le péjoratif par d'autres moyens comme : *pramatie, una ca asta* (Sw, 105), omission, *asta* (JF), *toțiăștia* (CG, 763).

populaire, vieilli, retrouvé à d'autres endroits dans le parler français, et à chaque fois neutralisé par les traducteurs ; l'appellation *tire-sous* qui désigne un avare, grippe-sou, rapiat, grigou (<http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr>), une personne intéressée par l'argent et par le gain. IM traduit par *speculantji* qui signifie *racketteurs* et qui garde l'idée de personne intéressée par un gain malhonnête, immodéré, au détriment des autres. RC traduit le mot composé français par *calici* au sens premier pour le lecteur du XXI^e siècle de *pauvre, clochard, démuné*. On observe un contre-sens, puisque *calici* du roumain serait l'antonyme de *tire-sous*. Un sens **éloigné** attesté par le *dexonline* est 6-7 *smf, a (Om) care vrea să trăiască din munca altuia Si: parazit. 8-9 smf a(Om) avar. 10-11 smf a (Rar) (Om) mincinos*, c'est-à-dire 6-*parasite*, 8-9 *avare*, 10-1 *hypocrite*. La signification 8 rejoint le sens original et la négligence ne serait que partielle. Nous la mentionnons pour illustrer la surprise du lecteur contemporain qui comprend sûrement l'expression au sens de personne très pauvre, et ignorons si elle était saisie par le lecteur des années 60, quand parut la traduction de RC, au sens d'*avare*.

c. Respect du patois

Par le respect du patois, nous entendons le degré de visibilité du registre dans les versions roumaines.

« **Ramasser les pépètes** » (Sw, 93) où *pépètes* désigne l'argent, var. *pépêtes* ; Française l'emploie vis-à-vis d'Eulalie qui avait gagné la sympathie de Madame Octave, sympathie démontrée par l'argent que cette dernière lui offre. *Cnrtrl* le définit comme *Pop. Argent Synon. Picailons. Avoir des pépêtes, beaucoup de pépêtes*. RC traduit par *să adune bănișori (ramasser des sous)*, IM le rend par *să adune parale (ramasser du blé)* versions réussies par l'implication diminutive retrouvée chez RC, et par la connotation de *sou, argent peu valeureux, des sous, p. ext. fortune*, donnée chez IM.

Ils « **étaient bien de chez eux** » (CG, 795), Française la croyait « **tout à fait bien de chez elle** » (JF, 393) expression que *Cnrtrl* explique « Fam., gén. avec un pronom. Le groupe prépositionnel *désigne une* communauté plus large (ville, village, région et même pays) avec laquelle les personnes ont des liens affectifs, *bien de chez nous* ». Le sens roumain serait *de pe la noi, din părțile noastre*, renvoyant à un groupe auquel la personne appartient ou à un espace bien délimité d'où la personne serait originaire. Pour la première entrée qui vise Française, demoiselle de village dont les parents *étaient bien de chez eux*, RC traduit littéralement (*chez* vient du latin *casa*) par une expression calque maladroite et déroutante en roumain, *bine de acasă* (bien de chez soi). IM entend l'idée d'appartenance à un territoire, mais surenchérit par l'ajout de *cineva, erau cineva la ei acasă* (personne importante) nuance que nous percevons comme une adaptation. Pour la deuxième entrée IM trouve et la signification et la forme correctes pour rendre cette expression si française et si difficile à traduire *o credea « de baștină din ținutul ei »* (la croyait originaire de sa campagne natale), formulation redondante

convenable, prononcée en rapport avec la tenancière d'un *établissement*. RC, en revanche, par contagion avec la suite (Françoise croit que la fille de la tenancière, qui s'était mariée à un jeune homme de famille, était marquise), y saisit une connotation de statut social, *o credea* « *de neam bun* » (la croyait descendante d'une bonne famille). Si le sens est juste, RC opte pour une explicitation culturelle ; sinon, il commet un faux-sens. Reste, néanmoins, la deuxième version de IM que nous évaluons à la fois raisonnable et fidèle.

« **Elle ne plaignait pas les perdreaux** »¹¹ (CG, 766) expression classique, vieillie signifiant *ne pas regarder à, donner quelque chose avec parcimonie* (Cnrtl), employée en rapport avec la générosité de Madame Octave, son ancienne maîtresse. Si les traducteurs en gardent le sens, le choix de la traduction littérale chez RC, *nu plîngea dupa potîrnichi* (ne regrettait pas les perdreaux), rend l'étrangeté du syntagme allant contre la neutralisation du patois, tandis que IM choisit d'expliciter par le verbe *a se zgîrci* (lésiner) – elle ne lésinait pas sur les perdreaux.

« **M'esasperate** » (Pr, 1718), expression signalée par le narrateur comme du patois employé par Françoise avec sa fille, expression ayant des sonorités italiennes qui est de toute évidence un emprunt, et où le verbe correct français serait *exaspérer*. Il est traduit par une équivalence de registre, de forme et de sens chez RC, « *mă izaspirezi* » (forme inexistante en roumain). IM opte pour un emprunt écrit en italiques, sans note et sans explicitation, résolvant la difficulté par la transparence du verbe roumain *a exaspera* ; pourtant, la version de IM ne connote pas le patois, mais plutôt l'argot, langage codifié que seules la fille et la mère comprennent.

d. Cas d'équivalences

Nous analysons les variantes de traduction conservant sens, forme et spécificité idiolectale, qui réussissent à rendre la couleur et l'originalité du texte proustien. Pour Nida et Taber (1982), toute traduction est équivalence puisqu'elle est différente du texte original, équivalence naturelle parce que le traducteur vise prioritairement au sens.

Vinay et Darbelnet (1958) la rangent parmi les procédés obliques, vérifiables si on arrive à une équivalence de situations. Plus la relation entre l'original et la traduction est étroite (équivalence de forme ou l'équivalence formelle de Nida ; de sens, de contexte, d'effet ou de registre, l'équivalence dynamique), plus l'équivalence est réussie, selon Reiss (2009).

« **Son Antoinette** » (CG, 764) féminin forcé pour désigner la femme d'Antoine, que Le Bidois considère comme provincialisme, est rendu par un

¹¹ D'autres expressions classiques littéraires employées par Françoise sont neutralisées au niveau du registre au cas de « il ne vous fait même pas réponse » (CG, 764) traduit par RC « *nu-ți dă vreun răspuns* », IM « *nici măcar nu binevoiește să-ți răspundă* » ; « je 'balançais' toujours » (CG, 798) pour exprimer l'indécision dont les traducteurs gardent le sens et même le registre, par la traduction littérale de *balance* avec *cumpănă* RC « *stau 'în cumpănă* », IM « *stau mereu în cumpănă* ».

calque dans la version de RC « Antoanesa » lui, et par un emprunt dans celle de IM *a sa* « Antoinette ». Si la solution de RC s'impose par la conservation de l'esprit patois, celle de IM rapproche la culture française de celle roumaine, étant plus exotique et bouleversante par l'introduction d'une forme sans signification pour le lecteur roumain ignorant le français.

Le même phénomène avec les mêmes solutions offertes par les traducteurs roumains advient dans le cas de « **la Sagante** » (CG, 904), appellation donnée à la princesse de Sagan, « croyant ce féminin exigé par la grammaire ». L'exemple ne figure pas parmi les noms propres rangés par Le Bidois parmi les provincialismes, mais respecte les mêmes conditions d'emploi et de formation que *Antoinette*, *Guillaumette*, *maire*. RC le rend par le calque « Saganta », IM par un emprunt « La Sagante », deux versions réussies et illustratives, même si celle de IM est encore fort exotique.

« **Mais à quoi donc qu'il faut tenir ?** » (Sw, 78), présente le renforcement de l'interrogation par *que*, caractérisé par Le Bidois comme français *avancé*. Bon nombre des instances de français *avancé* est nivelé à cause de l'intraduisibilité, notamment parce que les formes ne transportent pas de sens mais signalent la présence du registre. Néanmoins, RC a compris ce renforcement, le rendant par « *la ce să mai ținem atunci?* » (à quoi donc tenir alors ?), où l'adverbe *mai* associé à *atunci* connote l'évidence, l'interrogation rhétorique. IM opte pour une traduction littérale avec omission / neutralisation de la connotation et du patois « *dar la ce să ții?* » (mais à quoi donc tenir ?).

« **Vous me ficelez là à causer avec vous** » (SG, 1342) où *ficeler* désigne en registre populaire *retenir quelque part* (Cnrtl). Nos traducteurs traduisent par une locution verbale familière *a ține de vorbă* (retenir dans la conversation en empêchant l'autre de vaquer à ses affaires) : « *mă țineți aici de vorbă cu dumneavoastră* » (RC), « *mă ții de vorbă* » (IM). À remarquer le choix du pronom de politesse à la II^e personne du pluriel chez RC pour illustrer la distance de statut social entre la servante et le jeune héros, aspect culturel linguistique en diachronie modifié dans la version de IM des années 80 où *tu* est préféré ; nous apprécions cette préférence comme infidèle au contexte social et culturel du roman.

e. Quelques cas particuliers

Il existe des mots / expressions soit difficiles à classer dans une catégorie, soit difficiles à traduire par la superposition des deux traits idiolectaux françaisiens, patois et cuirs. Cela est dû (Le Bidois, 212) à une des lois sociales et psychologiques du langage, concernant sa contagion, loi stipulant que les gens ont tendance à faire peu d'efforts dans la conversation, à se servir, pour agir par la langue et pour atteindre leurs buts, des habitudes déjà acquises et à imiter plutôt qu'à créer des mots / expressions nouveaux. En vertu de cette loi, Française utilise

des mots / expressions provenant tantôt de son milieu (« se cavalier »), tantôt du Narrateur lui-même (« perfidité », « affable »). Ce caractère « mimétique » permet de situer un individu dans le monde, suivant un corollaire du proverbe « Montre-moi comment tu parles, et je te dirai qui tu hantes ! ». Cette loi est évidente dans des cas comme :

« **aboutonnez voir votre manteau** »¹² (Sw, 318), formule campagnarde et provinciale par l'introduction du verbe *voir*, et qui, par l'inadéquation du verbe *aboutonner* (où le Bidois voit un provincialisme), rend la traduction discutable. IM neutralise à la fois patois et cuir, se limitant à rendre le sens « înceie-ți paltonul » (ferme ton manteau). RC garde le provincialisme par l'équivalent *haideti* (allez) neutralisant le cuir « haideti, înceiați-vă paltonul » (allez, fermez votre manteau). Le dictionnaire des régionalismes atteste l'existence d'un verbe *a îmbumba* dans les patois de Moldavie, de Maramureș et de Transylvanie, qui désigne justement l'action de fermer un manteau doté de boutons. On pourrait avancer ainsi la solution **haideti, îmbumbați-vă la palton*.

« **un restaurant où c'est qu'il y avait l'air d'avoir** » (JF, 388), que nous comptons pour du patois en raison de la construction *où c'est qu'il*, et pour un *cuir* à cause de *il y avait l'air* au lieu de *qui avait l'air*. Nos traducteurs optent pour la neutralisation des deux, IM modifiant le sens initial (*avoir l'air*) qu'elle rend par *se face=se fait*, « un restaurant unde se face ». RC traduit littéralement « un restaurant unde pare că » (un restaurant où il paraît que).

« **Il n'y aura pas plus un méchant bouton d'or à la sainte Pâques qu'à la Noël** », « **On va se coucher qu'on ne pourrait seulement pas plus dire que les bêtes ce qu'on a fait** » (CG, 765) qui présentent l'association *pas plus*, combinée à un nom ou un verbe, dans une topique maladroite menant à la confusion / incompréhension. Ce que Françoise entend dire c'est : il n'y aura pas de méchant bouton d'or à la sainte Pâques plus qu'à la Noël, on ne pourrait dire plus que les bêtes ce qu'on a fait. Reste à voir si cette topique est propre au patois ou à Françoise, et devenir ainsi un cuir. Les traducteurs traduisent le sens, neutralisent la topique fautive, IM usant abondamment de l'étoffement.

¹² Un autre cas de préfixation cuir /provincialisme est « **d'où ce que ça devient** » (JF, 388) dont nous saluons les versions roumaines par la traduction littérale (RC « nu știu de unde devine ») et la création discursive chez IM (« nu știu cum devine de se leagă »), les deux observant le cuir ; « **d'où qu'ils deviennent** » (CG, 758) pour dire *d'où ils viennent*, cette fois-ci neutralisé en roumain « de unde devin ».

CONCLUSION

L'analyse traductologique du patois chez Françoise nous révèle que la servante parle un français composé de patois, de *cuirs*, d'expressions et de vocabulaire se réclamant classiques, d'innovations prouvant son génie linguistique, malgré son manque d'éducation. À peu de différence près, la moitié du patois est neutralisé, notamment chez RC. La neutralisation se fait par l'emploi de formes correctes ou du registre standard, RC préférant la traduction littérale et le calque, alors que chez IM on constate des efforts de compensation des neutralisations. IM varie davantage les procédés, mais elle produit plus de faux-sens, omet plus et se sert davantage des notes. On remarque toujours chez IM la tendance à la redondance, à la superposition des procédés dans un effort constant de fidélité.

Nous constatons que les traducteurs n'ont pas accordé de l'importance à l'idiolecte, vu le grand nombre de neutralisations et de l'absence de conséquences dans la répétition de certains termes. Il existe, sans conteste, des solutions réussies chez les traducteurs roumains, comme il existe des erreurs qui auraient pu être évitées. RC a réussi davantage que IM à rendre la spécificité idiolectale du personnage, tout comme IM s'est trompée davantage dans ses choix procéduraux et ses versions de traduction.

L'analyse d'autres particularités idiolectales chez Françoise et chez d'autres personnages (comme Albertine Simonet et le duc Basin de Guermantes) appartenant à d'autres classes sociales (la bourgeoisie et l'aristocratie), particularités comme les *cuirs*, le *joli langage*, l'argot, les stéréotypies et les expressions figées, a mené à des conclusions tout aussi captivantes, variées et surprenantes sur la traduction de *RTP* en roumain.

RÉFÉRENCES

- Bouillaguet, A. et Rogers, B.G. (2004). *Dictionnaire Marcel Proust*. Paris, France : Honoré Champion.
- Bulai, L. (2014). The Bible From Bucharest Versus King James' Holy Bible. *Literature, Discourse and Multicultural Dialogue, LDMD, 2* (Section: Language and Discourse), 500-507. Retrieved from <https://old.upm.ro/ldmd/LDMD-02/LDMD%2002%20-%20Language%20and%20Discourse.pdf>
- Compagnon, A. (2013). *Proust en 1913. (Cours donné au Collège de France le 15 janvier)*. Repéré à <https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2013-01-15-16h30.htm>
- Compagnon, A. (2007). *Proust, mémoire de la littérature. (Cours donné au Collège de France le 23 janvier 2007)*. Repéré à <https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/course-2007-01-23-16h30.htm>
- Delisle, J. (1992). *La traduction raisonnée*. Ottawa, Canada: Presses de l'université d'Ottawa.
- Daudet, C. et Fernandez, R. (1928). *Répertoire des personnages de « À la recherche du temps perdu »*, Paris, France : Gallimard.
- Gadet, F. (1991). Simple, le français populaire ? *Linx*, 25, 63-78.
- Grévisse, M. (1980). *Le bon usage*. Paris, France : Duculot.
- Julia, D., de Certeau, M. et Revel, J. (1975). Une ethnographie de la langue : l'enquête de Grégoire sur les patois. *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 30(1), 3-41.
- Kolb, P. (éd.) (1983). *Correspondance de Marcel Proust 1908*. (Tome 8). Paris, France : Plon.
- Le Bidois, R. (1939). Le langage parlé des personnages de Proust. *Le français moderne*, 7(3).
- Lepelley, R. (1991). Français régional et patois. *Linx, Hors Série 3*, 23-32.
- Newmark, P. (1988). *A textbook of translation*. London, UK: Longman.
- Nida, E. et Taber, C. (1982). *Theory and practice of translation*. Leiden, Netherlands : Leiden University Press.
- Pierron, S. (2005). *Ce beau français un peu individuel : Proust et la langue*. Paris, France : Presses Universitaires de Vincennes.
- Ouin, C. (26 mars 2018). Les temps composés. [Billet de blogue sur le site de la collection Bescherelle] Repéré à <http://bescherelle.ca/les-temps-surcomposes/>
- Proust, M. (2015). *À la recherche du temps perdu*. Vol. I - VII, en un volume. Paris, France : Gallimard, Paris.

- Proust, M. (1968). *Swann*. vol. I și II. (traducere de R. Cioculescu). București, România: Editura pentru literatură.
- Proust, M. (1968). *La umbra fetelor în floare*, vol. I și II. (traducere de R. Cioculescu). București, România: Editura pentru literatură.
- Proust, M. (2008). *Guermantes*. (traducere de R. Cioculescu). București, România: Leda Clasic.
- Proust, M. (2008). *Sodoma și Gomora*. (traducere de R. Cioculescu). București, România: Leda Clasic.
- Proust, M. (2008). *Captiva * Fugara*. (traducere de E. și R. Cioculescu). București, România: Leda Clasic.
- Proust, M. (2008). *Timpul regăsit*. (traducere de E. Cioculescu). București, România: Leda Clasic.
- Proust, M. (1987). *Swann*. (traducere de I. Mavrodin). București, România: Univers.
- Proust, M. (1988). *La umbra fetelor în floare*. (traducere de I. Mavrodin). București, România: Univers.
- Proust, M. (1989). *Guermantes*. (traducere de I. Mavrodin). București, România: Univers.
- Proust, M. (1995). *Sodoma și Gomora*. (traducere de I. Mavrodin). București, România: Univers.
- Proust, M. (2016). *Prizoniera * Plecareea Albertinei*. (traducere de I. Mavrodin). București, România: Art Clasic.
- Proust, M. (2017). *Timpul regăsit*. (traducere de I. Mavrodin). București, România: Art Clasic.
- Reiss, K. (2009). *Problématiques de la traduction*. Paris, France : Economica.
- Vinay, J.P. et Darbelnet, J. (1958). *Stylistique comparée du français et de l'anglais*. Paris, France : Didier.

Dictionnaires en ligne

Centre National de Ressources textuelles et lexicales (CNRTL) consulté entre déc. 2017 et mars 2018 sur : <http://www.cnrtl.fr/definition/>

Dictionnaire Larousse consulté entre déc. 2017 et mars 2018 sur : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/>

ABC de la langue française, consulté entre dec 2017 et mars 2018 sur: <http://www.languefrancaise.net/>

Les expressions françaises décortiquées, consulté entre dec 2017 et mars 2018 sur: <http://www.expressio.fr/>

Dictionnaire Le littré, consulté entre déc. 2017 et mars 2018 sur : <https://www.littré.org/>

Dictionnaire Dexonline, consulté entre déc. 2017 et mars 2018 sur : <https://dexonline.ro/definitie/>

Dictionnaire sensagent, consulté en déc. 2017 sur : <http://dictionnaire.sensagent.leparisien.fr>

Dictionnaire Reverso, entre déc. 2017 et mars 2018 sur : <http://dictionnaire.reverso.net/francais-synonymes/>

Dictionnaire du régionalisme (roumain), consulté sur : <http://regionalisme.ro>